

De la villégiature à l'atelier  
l'invention du paysage niçois



40 Paul HUET  
Tende  
Aquarelle et crayon  
© Photo RMN



« Quiconque a vu d'un œil d'artiste les horizons de Nice en a senti profondément l'influence heureuse. On dirait que la nature, en y rassemblant avec prédilection les beautés des régions les plus éloignées, s'est inspirée, pour en composer un parfait ensemble, du génie de tous les arts. [...] J'en connais qui, ne songeant à passer ici que peu de jours, s'y sont arrêtés de longues années. Paul Delaroche a étudié sur les neiges du col de Tende son passage du Saint-Bernard ; Decamps a trouvé, m'assure-t-on, dans la baie de Villefranche, plusieurs de ses effets de nature orientale ; Paul Huet, Eugène Lamy, Garneray, etc., sont venus, à diverses reprises, recomposer les accords de leur palette dans la merveilleuse harmonie du ciel de Nice. J'en connais d'autres que tout rappelle ailleurs : le travail, la gloire, l'amour, et qui toujours reviennent.»<sup>1</sup>

Ce très beau texte, c'est une brillante femme d'esprit, Marie d'Agoult, qui l'écrivit en 1859 à Nice où elle s'était arrêtée pour quelques jours. Et les peintres que nomme cette grande voyageuse figurent parmi les plus fameux de son temps.

Que sa situation privilégiée, une campagne enchâssée entre les Alpes et la mer Méditerranée, et que son climat exceptionnel aient fait du pays de Nice une destination touristique, le fait est notoire. Que sa position tout aussi favorable, entre la France et l'Italie, ait contribué à faire de ce territoire un des hauts lieux du paysage peint au 19<sup>e</sup> siècle est une conséquence heureuse moins connue. Les premiers touristes, c'est-à-

dire les artistes qui se rendaient en Italie pour leur «Grand Tour», ont souvent peint ou dessiné nos rivages et nos montagnes. Certains, séduits par le site niçois, se sont fixés dans la région. Leurs témoignages, dispersés dans des collections particulières ou conservés dans des réserves de musées, nous montrent l'invention progressive du paysage niçois et nous prouvent encore plus quelle a été la puissance d'attraction de ce pays.

## Le temps des découvertes (1814-1859)

### Du pays au paysage

Pour reprendre le mot de l'Ancien Régime français qui désignait une province, le Comté de Nice n'a longtemps été qu'un «pays»<sup>2</sup>, une campagne jusqu'aux abords de sa capitale, la Nice maritime. Le Comté offre bien alors un territoire dont les montagnes sont sillonnées par les bergers, les vallées et les pentes fertiles peuplées de paysans et les rivages fréquentés par les pêcheurs. Et quoi de plus pittoresque pour des citadins que le spectacle d'une campagne méditerranéenne ?

Depuis le 18<sup>e</sup> siècle, le Midi attire les gens du Nord. Pour des raisons esthétiques, thérapeutiques ou tout simplement pour changer d'air, de plus en plus de citadins aisés s'installent sur la Riviera pendant l'hiver et notamment à Nice, ville réputée pour son climat.

#### 41 Louis BACLER D'ALBE

Vue de la ville de Nice. Entrée du port et fort Montalban, 1795  
Gouache



Au début du 19<sup>e</sup> siècle, Nice est une petite cité d'à peine quarante mille habitants sans grand confort. Avec la venue des étrangers, la vie mondaine et artistique se développe, mais Nice ne possède ni académie de peinture, ni salle d'exposition, ni atelier important.

Ce sont les hivernants qui vont donner à ce «pays» sa dimension esthétique. Certains veulent «l'améliorer» en faisant édifier de riches villas là où ne s'élèvent que de modestes «bastidoun», en créant des jardins d'agrément là où se trouve une simple campagne. D'autres, les voyageurs, les écrivains et les artistes d'origines diverses - françaises, transalpines, britanniques ou allemandes - se contentent de décrire ce «pays», de le peindre ou de le graver. Sa proximité avec l'Italie a permis au pays niçois d'être très vite dessiné par les artistes de passage. Mais alors que le paysage italien naît bien avant le 18<sup>e</sup> siècle, le paysage niçois, lui, ne se constitue vraiment que dans les années 1830, en même temps que le paysage européen. La vision des artistes étrangers a fait du «pays» de Nice une série de paysages.

### Du paysage comme genre pictural

Dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, le paysage devient une forme picturale en vogue. Pour le public, elle s'avère un art facile à comprendre, souvent charmant ; ses dimensions réduites favorisent son accrochage en appartement. Il supplante peu à peu la peinture d'histoire et la peinture de genre. Le «paysage héroïque» reste, lui, la catégorie artistique préférée par

l'Académie des Beaux-Arts depuis le 17<sup>e</sup> siècle, car il témoigne de l'érudition du peintre et flatte également la culture de son client. Mais il perd nettement les faveurs du public face à son concurrent, le «paysage champêtre». Ce dernier tente de recréer chez le spectateur le même sentiment que celui qu'a éprouvé l'artiste lors de la composition de la scène. Le «paysage héroïque» garde la préférence des commandes de l'État et du prix de Rome de paysage, institué en 1817. Les responsables des bâtiments officiels, les directeurs des établissements privés et les propriétaires de résidences luxueuses adorent accrocher d'immenses «machines» dans leurs escaliers et dans leurs salons. Néanmoins le mouvement est inexorable. Les manuels de vulgarisation et les ouvrages d'initiation se multiplient, les gravures diffusent largement les sites pittoresques et les tableaux couronnés de succès lors des expositions.

Ce changement dans la prééminence des genres n'est pas qu'une simple affaire de mode. Elle influence profondément la perception que l'homme a pu avoir des paysages. Alors que le «paysage héroïque» doit obéir à des principes stricts d'achèvement : ceux du fini, du lissé, du vernis, le «paysage champêtre», lui, peut rester imparfait, inachevé, rugueux, c'est-à-dire ressembler à une ébauche, à une esquisse. L'art du paysage au 19<sup>e</sup> siècle se caractérise par un passage continu du lisse au rêche, du paysage de convention au paysage pur. Cette évolution mène aux toiles impressionnistes qui déchaînent contre elles les foudres des critiques d'art et de nombreux notables, et suscitent l'incompréhension, voire la risée du public dans sa grande majorité.

#### 42 Louis BACLER D'ALBE

Vue de la ville de Nice et du Fort Montalban avec la pointe de Villefranche - Gouache





## Découverte du paysage niçois par la gravure

Un voyage se prépare. Plans et cartes, guides et récits éclairent l'impétrant voyageur. Bien des ouvrages sont agrémentés de gravures dès l'Ancien Régime. Et les peintres-voyageurs les utilisent abondamment. Turner lui-même établit des canevas à domicile afin d'ébaucher plus rapidement ses dessins sur le motif.

Si l'on excepte le monumental *Teatrum Sabaudiae* de 1700-1726, ouvrage destiné à glorifier la Maison de Savoie par la reproduction gravée des grandes cités du royaume, le premier livre dont les estampes donnent à voir des paysages niçois est le *Voyage pittoresque* d'un ingénieur et dessinateur, Jean-François Albanis de Beaumont, imprimé en 1787.

Vers la même époque, deux artistes amateurs britanniques font, chacune, publier par des lithographes d'Édimbourg leurs recueils de dessins sur la Riviera : Mary Harcourt et miss Scott of Harden. L'aquarelle fait partie des arts que toute jeune fille de bonne famille, britannique notamment, se doit de pratiquer. C'est aussi, avec le dessin et le carnet de route, une des activités recommandées par les auteurs de guides de voyages à leurs lecteurs. Voyager intelligemment, comprendre les régions traversées, passe par le croquis sur le motif. Les bords des chemins, les panoramas, les alentours des monuments et des sites pittoresques, sont souvent occupés par des dessinateurs, aquarellistes et peintres amateurs ou professionnels.

Même en période de guerre, le pays niçois est dessiné. C'est alors le temps des peintres-ingénieurs, dessinateurs-architectes qui suivent les armées en marche et immortalisent les batailles, les sièges et les villes prises. Dans ce groupe, figurent au premier rang le turinois Giuseppe-Pietro Bagetti et Louis Bacler d'Albe, qui sert comme officier géographe-dessinateur à Nice en 1794 et 1795. Lors de la campagne d'Italie, Bonaparte le charge de lever les plans du littoral de Nice jusqu'à Savone. Il devient le cartographe préféré de l'empereur. Durant les campagnes, Bacler d'Albe multiplie les vues gouachées ou aquarellées de sites monumentaux ou pittoresques qui sont souvent lithographiés.

Après la Restauration, le nombre des livres à gravures s'accroît de manière significative. Le paysagiste William Brockedon rapporte de son voyage en Italie et en Orient des vues lithographiées de la Riviera dans *Illustrations of the Passes of Alps*, 1827-1828. *L'Album ou Souvenir de Nice* de Paul-Émile Barberi, le directeur de l'école municipale de dessin de Nice, est imprimé en 1834. *L'Album du Comté de Nice : vues et description des*



### 43 James Duffield HARDING

Nice, coast of Genoa

Gravure

Peintre anglais (1798-1862). De nombreuses gravures furent tirées à partir de ses dessins de voyages.



### 44 Joachim BRERO

Hivernante dessinant des pêcheurs sur la plage

Lavis d'encre à la sépia



### 45 Jean Antoine LUCAS

Vue de La Turbie, ruines du Trophée d'Auguste

Lithographie

*principaux lieux* est édité en plusieurs livraisons au cours des années 1844-1845 par Suchet fils à Nice. Le texte, écrit par le marquis Hippolyte de Châteaugiron, consul de France à Nice de 1841 à 1848, fondateur de la Société des Bibliophiles, ami de Mérimée, est illustré par vingt-trois lithographies d'après Jean-Antoine Lucas et une de Louis Garneray. Dès lors, plusieurs sites et points de vue deviennent des passages obligés pour les dessinateurs et se retrouvent reproduits dans la plupart des albums, comme la baie des Anges vue du Château, Nice prise de Sainte-Hélène, Saint-Pons depuis le Paillon, le Château de Saint-André, le môle de Villefranche, etc.

À partir des années 1840, les éditeurs-libraires niçois publient de beaux ouvrages de format italien avec des lithographies exécutées à partir de dessins et d'aquarelles dus à des peintres actifs à Nice. C'est le cas de l'album de Visconti dessiné d'après nature par F.

Cockx : *Nice et ses environs*. Trachel, Nègre, Deroy, Guiaud, Félon illustrent et lithographient celui du libraire Amédée Delbecchi : *Nice vues et costumes*. Le *Nice pittoresque* avec des lithographies de Jacques Guiaud d'après des photographies de L. Cretté, sort pour les «étrennes» de 1859<sup>3</sup>.

Les progrès techniques et les relations des éditeurs-libraires niçois avec les imprimeurs parisiens, la présence à Nice d'une riche population étrangère désireuse d'emporter avec elle des souvenirs de son séjour hivernal niçois expliquent cette floraison de livres à gravures. Les guides de voyages, les revues luxueuses agrémentent leurs textes avec des images imprimées. *Le Monde illustré*, puis *L'Illustration* font paraître des articles sur Nice et la Riviera, égayés par des gravures réalisées sur des dessins dus à des artistes en vogue comme Lancelot, Riou, Deroy, Lix, Clerget, Daniel Vierge, Scott, G. Durand, Lepère...



46 Jean-Jacques CHAMPIN  
La Turbie, vers 1854  
Lithographie



47 Jean-Jacques CHAMPIN  
Cluses de Saorge  
Lavis de sépia

Le dessinateur et aquarelliste parisien Jean-Jacques Champin (1796-1860) est alors célèbre pour les illustrations et les lithographies tirées d'après ses originaux, pour des suites de vues, comme son *Paris historique* avec un texte de Charles Nodier. Champin voyage beaucoup en France, en Suisse et en Piémont afin de dessiner d'après nature les monuments et les sites pittoresques susceptibles de servir à ses ouvrages et à ses planches. Il en publie des séries dans les années 1850 : *Album de poche destiné à l'étude du paysage d'après nature*, et *Album portrait dédié aux amateurs, hommes et dames*, véritables modèles pour les peintres amateurs issus des milieux aisés qui partent en voyage. Les cours de paysage paraissent en très grand nombre au 19<sup>e</sup> siècle. Ils proposent l'apprentissage technique du rendu des feuillages, des rochers, des caractères régionaux du paysage ainsi que des meilleurs points de vue. Les dessins de Champin deviennent des sortes de poncifs, souvenirs obligés de Nice avec son port, sa campagne, le couvent de Cimiez... Certaines cependant s'avèrent plus originales, comme les minières de Tende, le pont de l'Escarène, Aspremont, Saorge<sup>4</sup>.

## Nice villégiature de peintres

Dès la deuxième moitié du dix-huitième siècle, Nice se transforme en lieu de villégiature hivernale pour la bonne société. Malgré la longueur du voyage à accomplir depuis Édimbourg, Berlin, Saint-Pétersbourg ou Paris, chaque hiver Nice voit revenir une clientèle dont le chiffre augmente au fil des années. Les Français sont les plus nombreux et leur proportion s'accroît considérablement avec la Révolution, le Consulat et l'Empire. Le Comté est alors annexé à la France qui découvre son nouveau département. Les peintres français vont tomber amoureux des Alpes-Maritimes. Suisse par ses montagnes, italien par ses rivages, le pays de Nice va leur offrir un résumé du voyage à travers ses paysages.

### Sur la route du «Grand Tour»

Nice se situe généralement à l'écart des grandes routes utilisées par les «grandtourists» : écrivains, musiciens et peintres, qui parachèvent leur formation, ou qui réalisent un rêve déjà ancien par un voyage les menant le plus souvent jusqu'en Italie, mais aussi en Grèce, parfois en Orient ou au Maghreb. Soit les voyageurs passent par les itinéraires des Alpes, soit ils cabotent le long des côtes de la Riviera. Néanmoins dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle, Nice figure en bonne place dans les récits de voyage et dans les guides de voyage à la mode<sup>5</sup>. Le site, la campagne avoisinante, le climat exceptionnel y sont longuement vantés.

En l'année 1828, l'un des peintres-voyageurs les plus célèbres, l'anglais William Turner<sup>6</sup>, en route pour Gênes, embarque à Marseille et fait escale à Nice. Il crayonne la côte d'Antibes à La Turbie, fixe les montagnes, les villages et les monuments, note les couleurs et les noms de lieux. Le contraste de la mer et de la montagne l'impressionne. Puis, aux alentours des années 1836-1840, Turner s'arrête de nouveau à Nice, à l'occasion d'un périple qui le conduit de Gênes aux Alpes par Sisteron. Il accumule les vues tout autour du Château de Nice.

Entre l'école des Beaux-Arts de Paris et la villa Médicis, Nice constitue souvent une étape pour les vainqueurs du grand prix de Rome. En 1775, le jeune peintre David avait déjà emprunté cette route avec son professeur, Joseph Marie Vien, qui venait d'être nommé directeur de l'Académie de Rome. Surpris par un orage, ils logèrent à Èze. Après Hector Berlioz en 1831, un autre compositeur, Charles Gounod s'arrête à Nice en 1839. Il voyage avec les autres vainqueurs des grands prix de l'année : le compositeur Antoine Élie Elwart, le sculpteur Théodore-Charles Gruyère, le graveur Gauthier-Valle, l'architecte Henri-Martin Lefuel, le peintre Antoine Hébert, futur directeur de l'Académie française de Rome. L'année suivante, c'est le peintre Jean-Victor Schnetz qui passe à Nice ; il se dirige vers la ville éternelle pour remplacer son maître, David d'Angers, à la tête de la villa Médicis. Louis Hersent, membre de l'Institut l'accompagne. En 1843, Victor Biennoury, qui décorera plus tard les Tuileries, loge à Nice. Il est suivi en 1845, par le portraitiste Alexandre Cabanel et par les deux frères Benouville, couronnés cette année-là, l'un pour l'histoire, l'autre pour le paysage.



**48 William TURNER**

Nice, le Pont Vieux

Dessin au crayon

© Tate Gallery



**49 William TURNER**

Nice et le mont Chauve  
depuis le Château

Dessin au crayon

© Tate Gallery

**50 William TURNER**

Le port de Nice vu du Château

Dessin au crayon

© Tate Gallery





**51 Camille COROT**  
Nice, les Ponchettes et Rauba Capeu - Huile sur carton

Plus généralement, on relève dans les chroniques locales le passage dans le Comté de personnalités en route pour l'Italie, ou bien au retour de leur voyage dans la péninsule. Ainsi, Lancelot-Théodore Turpin, peintre de genre, architecte et paysagiste, professeur de la reine Hortense, passe à Nice vers 1820. Il peint des barques sur la grève, des villas et des jardins à Cimiez. Raymond Brascassat voyage sur la côte méditerranéenne en 1824 avec son maître Théodore Richard. On voit aussi à Nice Achille Michallon, le maître de Corot. Le fameux paysagiste Alexandre-Gabriel Decamps part pour un voyage méridional en 1832. Il passe l'hiver à Hyères, fait une incursion au printemps à Nice<sup>7</sup>. Jean-Baptiste Corot traverse Nice lors de son second voyage en Italie de 1834. Il écrit dans ses notes de voyage : « Nizza, seulement un fond de montagnes. Eza, bien mais nud. [sic] Turbia, dove c'è una torra antica. Monaco, assez joli seulement.....»<sup>8</sup>. Plus tard, il serait revenu à Nice avec le paysagiste, Jules Breton. Tous deux sont invités à plusieurs reprises par un peintre amateur, Hogue, à Antibes<sup>9</sup>. Le peintre animalier et paysagiste, Louis Godefroy Jadin, ami d'Alexandre Dumas père, accompagne ce dernier lors de son voyage vers Florence en 1840. Ils restent deux jours à Nice. Le peintre d'histoire, paysagiste et graveur zurichois Ludwig Vogel travaille à Nice en 1844, avant d'entreprendre son périple italien. Léon Cogniet, défenseur ardent du Romantisme, maître de Jacques Guiaud, prix de Rome de peinture en 1817, séjourne à Nice en 1839. Il peint notamment Pêcheurs et paysannes de Nice préparant leur repas au bord de la mer<sup>10</sup>.

Nice peut constituer une halte avant de gagner les termes attendus du voyage : ces villes aux noms magiques que sont Florence, Venise, Rome... Parfois, on crayonne quelques vues niçoises, on aquarelle quelques paysages entre deux relais. Certains viennent s'y installer pour plusieurs semaines, d'autres pour plusieurs mois, parfois définitivement.

#### Premiers ateliers niçois

Nice apparaît comme une destination à la mode dès la Restauration. Le motif principal du déplacement est alors thérapeutique. L'hiver 1850, Eugène Delacroix

séjourne à Nice, quartier Saint-Étienne dans la villa l'Oasis. Il est malade au point qu'il lui est interdit de peindre.

Les registres de l'état-civil du Consulat de France à Nice, de 1830 à 1860<sup>11</sup>, dénombrent plus d'une vingtaine d'artistes ayant résidé dans cette ville. Il s'agit souvent de miniaturistes, coloristes, graveurs, notamment de femmes, dont l'histoire de l'Art n'a pas retenu le nom.

C'est dans le domaine du paysage - déjà - que Nice attire des signatures de renom. Plusieurs peintres français viennent habiter à Nice et parfois y finir leur vie. C'est là que disparaît à l'âge de vingt-sept ans Auguste-Xavier Leprince, le 26 décembre 1826. Ce parisien habitué du Salon est alors fort apprécié du public pour ses toiles rustiques et champêtres inspirées par la peinture hollandaise du Siècle d'Or. L'un des témoins de son décès est Paul-Émile Barberi, le directeur de l'école de dessin de Nice. De son tombeau, il subsiste une plaque de marbre en forme de palette fixée près de l'entrée du cimetière du Château.

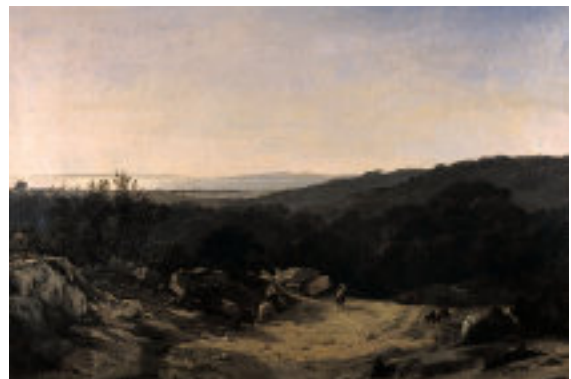
#### Adolphe-Étienne Viollet-le-Duc

Lors d'un périple italien, le fils du fameux architecte s'arrête à Nice, quartier Carabacel, sur l'invitation du peintre paysagiste Léon Fleury. Il est enchanté par la campagne niçoise et décide de revenir régulièrement. Il aurait rencontré au cours de ses séjours niçois les sculpteurs François Rude et Joseph Bosio, les peintres Joseph Félon, Eugène Delacroix et Horace Vernet. En 1846, il expose au Salon de Paris une vue de Nice, considérée comme l'une de ses plus belles productions. Le 12 avril de cette année-là, Viollet-le-Duc fils se marie à Nice avec une jeune française qui y passe l'hiver. Le peintre Jean-Antoine Lucas est l'un des témoins du mariage.

#### Jean-Antoine Lucas

Ce parisien d'origine vient passer la deuxième partie de sa vie à Nice où il décède le 12 juin 1875. Peintre et voyageur très actif, il multiplie les paysages de Nice, de la Riviera, de l'Italie et, en France, de la vallée de la Bièvre. À Nice, il demeure maison Defly, rue

**52 Adolphe-Étienne VIOLLET-LE-DUC**  
Les îles d'Hyères, vers 1875 - Huile sur toile





Saint-François-de-Paule, puis villa Ratowsky à Carabacel. Il est tenu en haute estime par Delaroché. La très critique *Revue de Nice* le place au premier rang des paysagistes locaux avec Jacques Guiaud<sup>12</sup>. Lucas participe aux salons niçois et dessine de nombreuses vues de la région qui, une fois lithographiées, deviennent des images réputées du Comté.

### Joseph Félon

Né à Bordeaux en 1818, Joseph Félon est un autodidacte qui connaît beaucoup de succès en tant que sculpteur et décorateur. L'Institut, le Louvre lui passent des commandes, le Salon le récompense. À la fin de sa carrière, il se retire à Nice où il professe à l'École des Arts décoratifs. Lithographe, il réalise des gravures recherchées de Niçoises pour l'album *Nice vues et costumes* édité par Delbecchi. Il décède à Nice en 1896.

### Louis Joseph Legall-Dutertre

Ce Rennais, né en 1796, vient s'établir à Nice vers 1830. Il achète un logement au quartier de la Croix-de-Marbre où réside également le peintre Adolphe Delattre. Dutertre donne des leçons de dessin et s'occupe aussi de construction immobilière. Dans les années 1840, il habite la maison Dutertre, toujours au quartier Croix-de-Marbre. Il y a son atelier et y loue plusieurs appartements<sup>13</sup>. Peu de temps avant sa mort, Dutertre expose au salon parisien de 1846, une *Vue de Nice, de son golfe et des montagnes de France*. Oublié de nos jours, Legall est présent au musée Masséna à travers le portrait à l'huile de Joseph-Rosalinde Rancher, que le peintre a offert et dédié au poète niçois le 18 mars 1835.

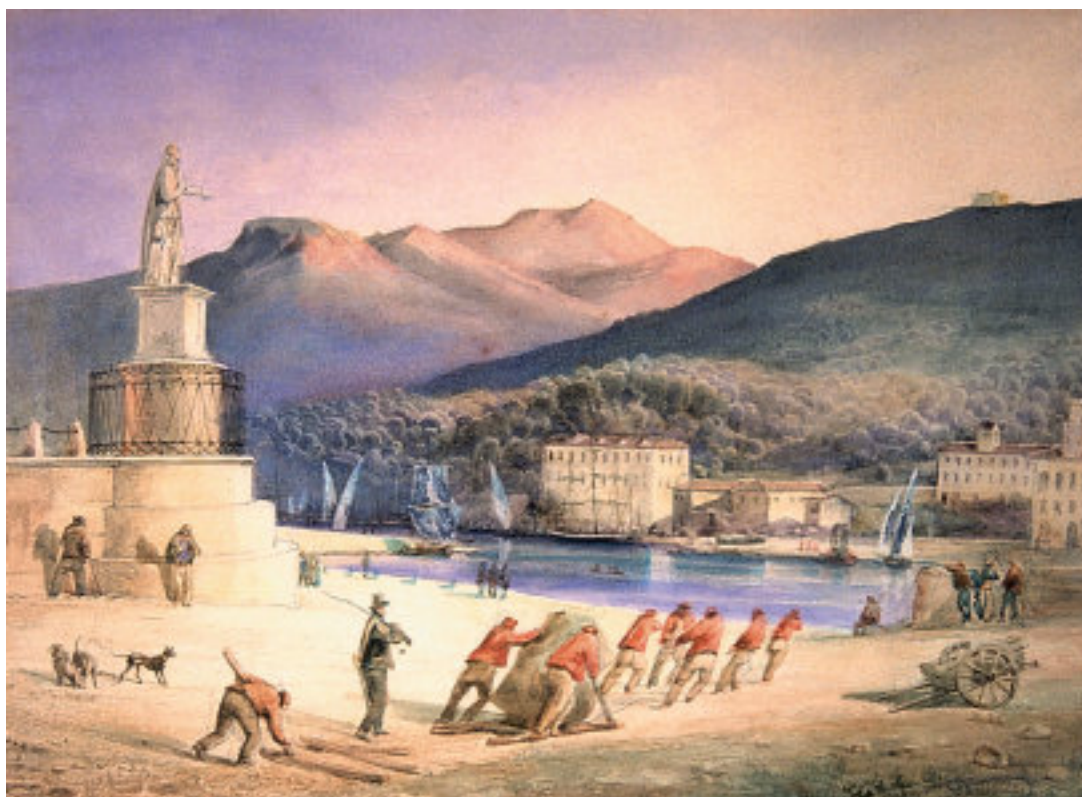


#### 53 Anonyme

Attribué à Louis-Joseph LEGALL-DUTERTRE  
L'embouchure du Paillon à Nice  
Huile sur toile

#### 54 Louis-Joseph LEGALL-DUTERTRE

Forçats charriant un bloc près  
de la statue de Charles-Félix au port de Nice  
Aquarelle, crayon et encre





**56 Ambroise Louis GARNERAY**  
 Vue de Nice prise en mer  
 Aquarelle et gouache



**57 Ambroise Louis GARNERAY**  
 Vue de Nice prise en mer  
 Huile sur panneau

### Louis Garneray

Après avoir séjourné quelques années à Antibes, le corsaire et aventurier, mariniste et écrivain Ambroise-Louis Garneray vient habiter près du port de Nice vers 1841<sup>14</sup>. De nombreux hôtes de la ville viennent visiter son vaste atelier où il montre ses créations avant de les envoyer à leurs acquéreurs. En mars 1845, Garneray y organise une exposition de ses toiles et de ses dessins. Il fréquente les peintres niçois Augustin Carlone et Joseph Fricero. Parmi les commandes que lui passe la riche société étrangère, la plus connue est celle faite par la grande duchesse de Bade d'une *Vue de la ville de Nice*, probablement en 1842. Son succès est tel que son ami l'avocat Pierre Camous lui en demande une copie qu'il lui règle mille francs le 15 mai 1843. Jean-Antoine Lucas en exécute une gravure insérée dans *l'Album du Comté de Nice* publié par Suchet fils à Nice en 1844.

**55 Ambroise Louis GARNERAY**  
 Vue de Nice prise en mer, vers 1843  
 Huile sur toile



## Félix Ziem

Le 19 décembre 1841, un jeune peintre fringant débarque au port de Nice. Il ne doit rester que peu de jours avant de partir pour l'Italie. Avec ses paysages provençaux, cet autodidacte a déjà séduit le prince d'Orléans, à Nice il va conquérir une bonne partie du Gotha. Le consul de France, le marquis de Châteaugiron, lui-même dessinateur, accepte de présenter ses paysages à la duchesse de Bade. Le succès pour Ziem est immédiat ; il va rester cinq mois à Nice : réceptions, invitations, achats d'œuvres, cours de dessin et d'aquarelle. La duchesse de Bade, le prince Gagarine deviennent ses protecteurs. Il est reçu par des notables niçois : les Arson, Cessole, par le peintre amateur et premier conseiller de la ville, Urbain Garin de Cocconato.

Ziem va partager l'année entre de longs voyages estivaux et des séjours niçois durant les hivers 1842 à 1846. Il tient un atelier de dessin ; les commandes affluent. Ziem travaille énormément. Il accumule dans des carnets notes et dessins faits sur le motif<sup>15</sup> ainsi que des pochades à l'huile. En atelier, il exécute des dessins au crayon extrêmement précis et fouillés. D'autres, esquissés à grands traits sont rehaussés de larges touches aquarellées. Ses peintures à l'huile présentent déjà les empâtements nerveux et colorés qui feront une bonne part de leur originalité et de leur succès. C'est essentiellement au cours de ses années de jeunesse que Ziem peint le pays niçois.



**58 Félix ZIEM**  
Nice, les Ponchettes, 1843  
Dessin au crayon



**59 Félix ZIEM**  
Nice vue du col de Villefranche  
Huile sur toile

## 60 Félix ZIEM

Nice vue de la route de Gênes, 1844  
Huile sur panneau







**61 Paul HUET**  
 Vue du port et de la rade de Nice, 1839  
 Huile sur toile



**62 Paul HUET**  
 La tombe de Céleste Huet au Château de Nice  
 Crayon et aquarelle

**63 Paul HUET**  
 Nice depuis la route de la Corniche, 1839  
 Aquarelle, encre et gouache  
 © Photo RMN



## Paul Huet

C'est avec Paul Huet que Nice trouve son premier hôte-artiste fidèle. Ce peintre, le «Delacroix» du paysage romantique français, a su mêler la tradition du paysage français aux apports britanniques dans ce genre pictural. Le 29 septembre 1838, il quitte Paris pour Nice accompagné de sa femme Céleste qui souffre de phthisie. Le couple reste à Nice jusqu'à la fin mai 1839. Huet évite la société pour pouvoir travailler, tant la campagne l'enchanté : «[...] Ici le pays est beau par lui-même et toute sa force, toute sa finesse admirable de couleur, il la tire du soleil et de sa lumière. C'est de la pleine pâte, large peinture si difficile à rendre, si belle, réussie. [...] Decamps nous a donné d'admirables choses et je retrouve bien ici toute sa palette. Tout cela est horriblement difficile ; on croit tenir, comprendre, et tout vous échappe comme la plus alerte couleuvre.»<sup>16</sup>

En septembre 1839, les Huet sont de retour, au quai Saint-Jean-Baptiste. Paul exécute alors d'après nature de nombreux dessins à la mine de plomb et à la plume rehaussés d'aquarelle : des études de rochers, des vues du mont Chauve et de la corniche entre Menton et Vintimille. Après une rémission, son épouse décède à Nice, le 9 décembre 1839. Brisé, le peintre regagne Paris.

Huet revient à Nice en octobre 1841 pour passer l'hiver. Il loge chez le peintre niçois Joseph Fricero. Les deux amis parcourent la montagne niçoise, dessinent de concert. Les excentricités de Fricero distraient Huet ; peut-être ensemble, les deux amis partent pour l'Italie. Paul Huet se lie aussi avec le peintre amateur Augustin Carlone.<sup>17</sup>

Certaines des œuvres exécutées sur la Riviera ces années-là sont exposées. Il propose au Salon de Paris en 1841 : *Vue du Port et de la rade de Nice et Rochers dans la vallée de Nice*. À Angers. En 1842, il envoie *Rochers Carabasco à Nice* (Carabacel sans doute). Huet peint désormais à larges touches ; il laisse le dessin à l'état d'ébauche, abandonnant la minutie et la fantaisie.

À l'automne 1844, accompagné de sa nouvelle épouse, Huet regagne Nice afin de soigner ses quintes de toux qui l'empêchent de travailler. Fatigué, il se détourne de l'huile et préfère exécuter des croquis au pastel. Il a installé son atelier dans un cabanon au fond d'un jardin d'orangers et de rosiers. Paul Huet ne reviendra plus à Nice, mais il exposera aux Salons plusieurs œuvres réalisées dans le Comté de Nice. À celui de 1849, il accrochera *Vue prise au col de Tende* (musée de Carcassonne), *Monte Calvo, Nice*. En 1850, c'est *Étude de rochers Carabasco (Nice)*, enfin en 1859 : *Grotte de Santa-Croce, comté de Nice*<sup>18</sup>.



## Paul Delaroche et la villa Potocka

Le célèbre peintre d'histoire, portraitiste et professeur aux Beaux-Arts de Paris, se trouve à Nice en 1849<sup>19</sup>; il y passe ses hivers jusqu'en 1856. Il est alors l'un des plus grands peintres français, le rival de Delacroix, ses tableaux se négocient à haut prix et connaissent une grande vogue grâce à leur reproduction par la gravure. Mais la mort de sa femme en 1845, la Révolution de 1848 et le choléra contracté par son fils aîné en 1849 l'abattent profondément et lui font quitter Paris pour Nice.

Paul Delaroche fréquente la société niçoise ainsi que celle des hivernants. Il visite l'école de plastique du Collegio Nazionale que dirige alors Parini de Coaraze et veut bien poser devant les élèves<sup>20</sup>. Il encourage Joseph Fricero et Jacques Guiaud. En 1852, Delaroche accepte la présidence de la Société des Amis des Arts de Nice. Lors de son salon de 1854, il présente une estampe représentant l'Hémicycle de l'École des Beaux-Arts de Paris<sup>21</sup>.

Le maître habite au quartier Carabacel, soit dans la villa Irydia, demeure de la comtesse Delfina Potocka, soit dans des propriétés voisines, comme les villas Massingy ou Paulian. Son hôtesse, Delfina Potocka, est aussi son modèle, peut-être sa maîtresse, voire même son épouse morganatique selon certains rumeurs. Cette polonaise, douée pour les arts, amie et élève de Frédéric Chopin, fort belle et très mondaine, tient un salon parisien couru. Elle est constamment entourée d'une cour d'amants et d'artistes. À Nice, elle ne change pas ses habitudes ; elle reçoit dans sa villa de nombreux peintres, écrivains et philosophes qu'elle a connus à Paris ou bien lors de ses voyages, comme le célèbre peintre allemand Ary Scheffer qui réalise son portrait à Nice en 1846.

Durant les années 1850, la propriété Potocka du quartier Carabacel devient l'un des hauts lieux de la culture à Nice et notamment de la peinture, grâce à la présence de Paul Delaroche. De février à avril 1851, le maître y accueille son disciple Hébert, auréolé de gloire après le succès de sa *Malaria* au Salon de 1850. Hébert exécute plusieurs portraits de famille, donne avec Delaroche des leçons de dessin à une nièce de la comtesse Potocka. Hébert consigne dans ses carnets plusieurs croquis des jardins de la villa Potocka et des vues de Nice. Il écrit à sa mère : « M. Delaroche et moi vivons dans une harmonie tranquille et sympathique de travail et de lézarderie. Nous regretterons souvent ce moment »<sup>22</sup>. En 1853 et 1854, le maître héberge dans la villa Potocka des peintres de passage à Nice, dont la plupart ont été ses élèves, comme Charles-François Jalabert, ou bien Gustave Boulanger. Il reçoit aussi David d'Angers, las de son lourd exil, exténué par son voyage en Grèce, venu à Nice pour recouvrir quelques forces. C'est encore Horace Vernet, son beau-père, en voyage pour Rome, qui s'arrête chez son gendre.

## Leçons en atelier

Dans les années 1850, plusieurs peintres s'installent à Nice. La concurrence est rude entre les



### 64 Jacques GUIAUD

La villa Delphine propriété de la comtesse Potocka près de Nice, 1849  
Aquarelle



### 65 Paul DELAROCHE

La comtesse Potocka jouant du piano, 27 février 1841  
Lavis d'encre à la sépia  
© Lauros-Giraudon

### 66 David SUTTER

Nice et le Paillon pris des hauteurs de Cimiez  
Encre et rehauts de blanc



artistes à Paris et dans les grandes villes d'art, d'autant que la Révolution de 1848 a entraîné une réduction des commandes. Aussi les artistes suivent-ils la riche clientèle qui vient s'installer à Nice.

C'est le cas du «paysagiste à l'huile et à l'aquarelle», Jacques Guiaud<sup>23</sup>, qui donne des cours de dessin maison Magnan, de l'écrivain, musicien, graveur et peintre genevois David Sutter, qui enseigne maison Lagna sur la route de France.

Un autre peintre helvétique Gaspard Hauser, plutôt mystique, se réfugie à Nice vers 1851 pour fuir son homonymie avec Kaspar Hauser, le fils naturel supposé de Stéphanie de Beauharnais. Spécialisé dans le portrait et la peinture religieuse, il obtient grâce à Augustin Carlone la réalisation de la Vierge à l'enfant ornant le maître-autel de l'église du Voeu.<sup>24</sup>

Pour de tout autres raisons, Ippolito Caffi, le célèbre mariniste vénitien s'installe à Nice après la révolution de Venise (1848-1849) à laquelle il a pris une part active. Il tient son atelier rue du Pont-Neuf où il dispense des cours de «perspective et genre».

À la date de 1853, on recense seize «professeurs de peinture et de dessin» à Nice<sup>25</sup>. Outre les noms sus-cités, on relève l'apparition de peintres professionnels niçois spécialisés dans le paysage : Hercule et Dominique Trachel, Joseph Fricero et François Bensa.

À la veille du Rattachement, le nombre d'ouvertures d'ateliers à Nice s'accélère. En décembre 1857<sup>26</sup>, Raffaella Pontremoli, premier grand prix de peinture de l'Académie royale de Turin, ancien élève de Paul Delaroche et d'Horace Vernet, donne ses cours de dessin, peinture et aquarelle, maison Pin, place Masséna, avant de partir faire la campagne d'Italie de 1859 comme dessinateur. Puis, le portraitiste suisse Jean-Baptiste Bonjour ouvre son atelier maison Cauvin, quai Masséna, à la fin de l'automne 1858<sup>27</sup>. On trouve aussi le peintre de fleurs, Félix Rassat, élève de Redouté, qui inaugure son cours de peinture au 4 place Charles-Albert<sup>28</sup>.

## Les Arts à Nice

Les raisons de la venue de peintres à Nice passent peu à peu d'un désir momentané à l'exigence d'y trouver du travail ou bien à la volonté d'y résider. Ainsi commencent à apparaître les conditions nécessaires à l'éclosion d'une vie artistique locale.

Les arts ne sont pas absents de Nice. Le peintre-architecte romain Paul-Émile Barberi, ému par l'absence de formation artistique à Nice<sup>29</sup>, avait créé dès 1803 une école gratuite de dessin dans son atelier, puis il dirigea l'École municipale de dessin que la ville avait ouverte en 1823. Il s'agit là certes plus d'inculquer les principes généraux du dessin linéaire, de la perspective et du dessin d'ornement à de futurs artisans : stucateurs, mosaïstes, ébénistes, orfèvres, serruriers, imprimeurs, décorateurs, architectes... que d'apprendre les Beaux-Arts aux élèves. Il faut d'abord offrir aux riches hivernants la main d'œuvre qualifiée nécessaire pour

l'édification et la décoration de leurs superbes résidences. Parmi les centaines d'élèves que cette école devait former durant un siècle, certains plus talentueux que les autres allaient devenir des artistes renommés sur le plan régional, comme François Bensa, le futur professeur de dessin du lycée de Nice, Hercule Trachel et ses deux frères, Joseph Fricero. Cette école révèle des talents, mais pour qu'ils puissent s'affirmer et compléter leur apprentissage, ils doivent aller poursuivre leurs études à Turin ou à Rome, comme c'est alors le cas pour toutes les études supérieures que les Niçois veulent entreprendre. Le Collegio Nazionale, le collège sarde, propose également des cours de dessin à ses élèves.

Ces efforts n'ont que peu de retentissement dans les milieux étrangers. Paul Huet est attristé par « l'état des arts à Nice [...] jamais pays ne fut plus abandonné »<sup>30</sup>. Marie d'Agoult, écrit en 1859 : [...] « je ne trouve rien à vous écrire touchant l'école italienne et les arts du dessin à Nice, [...] c'est qu'il n'y a point à Nice d'école italienne ; c'est que, malgré la présence de plusieurs artistes remarquables, les arts dans ce pays n'ont cependant ni mouvement, ni vie qui leur soit propre. [...] conséquemment nul enseignement, nulle école. D'encouragement, aucun ; d'émulation, moins encore. Pas même un point fixe de réunion pour les artistes, au sein de la société cosmopolite, toujours changeante, qui, chaque hiver, attirée par le renom d'un climat délicieux, réputé salubre, apporte avec elle le spectacle d'un luxe sans grandeur, les caprices banals, les ennuis, les langueurs, les infirmités, le souffle morbide des aristocraties en décadence.»<sup>31</sup>

La production des peintres installés à Nice et leur impact sur la clientèle doivent être, en effet, plus importants que ceux des artistes niçois inférieurs en nombre. Si la société étrangère est souvent superficielle, son installation a l'immense mérite de faire venir à Nice des œuvres d'art destinées à décorer ses intérieurs. Des galeries ouvrent à Nice vers la fin des années 1850, comme celle de J. Samaritani, au quai Masséna<sup>32</sup>, celle de Jean-Baptiste Fantapié, rue du Saint-Suaire<sup>33</sup>, des frères Robiony dans la rue Saint-François-de-Paule<sup>34</sup>. En février 1857, la maison parisienne Goupil<sup>35</sup> envoie à Nice, pavillon Pollan, des tableaux de genre dus à des grands maîtres - Winterhalter, Delaroche, Girardet, Gérôme...- afin d'offrir des œuvres majeures à la vue des hôtes de marque que Nice reçoit cet hiver-là.

Les librairies-papeteries qui proposent des fournitures pour les artistes, comme Delbecchi, Giraud, exposent des tableaux dans leurs vitrines. « Delbecchi : c'est là que tour à tour, depuis 15 ans, se sont succédés dans la même vitrine les charmantes aquarelles des Trachel, de Bourgeois et de Lucas, les fusains de Delapenne, les portraits de Porcia et les miniatures si gracieuses de Gaslini. En ce moment, un de ses portraits trône entre deux aquarelles de Dominique [Trachel]. »<sup>36</sup> C'est dans les salons de la plus importante d'entre elles, l'Établissement littéraire Visconti, que les peintres trouvent longtemps le seul espace niçois pour exposer

leurs œuvres. Créée en 1839, cette librairie est aussi un cabinet de lecture où se donnent des concerts et des conférences, où l'on peut se réunir dans ses salons et venir s'informer, assister à des ventes de charité et participer au Carnaval, etc.<sup>37</sup> Marie d'Agoult peut y admirer des paysages de Guiaud et de Mazure, des fleurs de Rassat, des soldats par Comba, des toiles de Lejeune et de Hauser. Les peintres niçois Fricero, Carlone, Trachel... y rencontrent les artistes étrangers de passage ou bien installés à Nice pour l'hiver, comme Garneray, Ziem, Delaroche, Bashkirtseff, Desboutsins..., des compositeurs, des écrivains et de hautes personnalités.

Bien que les archives locales ne nous renseignent guère sur les affinités des artistes, sur leurs rencontres, on peut penser que les peintres niçois ont parfaitement su qui étaient Huet, Caffi, ou Delaroche, qu'ils ont dû les approcher et ont pu apprécier leur art. Certaines œuvres peuvent laisser supposer une activité en commun ou bien un travail de copie, comme la vue de Nice depuis Carras par le paysagiste et orientaliste Théodore Frère qui ressemble étonnamment à celle d'Hercule Trachel.

### La Société des Amis des Arts de Nice

Nice est alors loin de ressembler à un désert culturel. Cependant, plusieurs journalistes et notables, souvent francophiles, ne cessent d'enjoindre la municipalité de développer encore plus les Arts, de construire des édifices publics. L'exploitation de l'Opéra, la nécessité d'un casino nourrissent les querelles. César Lecat, baron de Bazancourt, bretteur de renom, est l'un des chroniqueurs redoutés de la vie niçoise des années 1850 : « Chaque année les artistes abondent à Nice ; - cela veut-il dire que les arts y aient une grande place, et pour ainsi dire droit de cité et de bourgeoisie ? Non, certes. [...] nous n'hésitons pas à dire qu'ils y sont reçus avec la plus complète indifférence. »<sup>38</sup> Pour le baron, seule l'action des étrangers permet à Nice de compter quelques manifestations artistiques, comme celles de la Société des Amis des Arts.

Début janvier 1851, dans les salons de la Librairie Visconti, un groupe d'amateurs d'art, le consul de France à Nice, Léon Pillet<sup>39</sup>, le comte Urbain Garin de Cocconato, avocat et peintre-amateur, le capitaine anglais Melville-Grindley fondent la Société des Amis des Arts sous l'impulsion d'Auguste Carlone, lui aussi juriste et peintre-amateur. Cette société souhaite « fournir aux artistes le moyen de donner de la publicité à leurs œuvres et acheter elle-même les productions les plus remarquables. »<sup>40</sup> Chaque membre souscrit une ou plusieurs actions. Avec le capital ainsi constitué, un salon annuel peut être organisé. Une fois les frais payés, la somme restante sert à acheter plusieurs œuvres exposées qui sont distribuées aux membres par tirage au sort. Parmi la liste des membres de cette Société, on relève des notables niçois, des aristocrates des colonies étrangères et des artistes.



**67 Hercule TRACHEL**  
Vue de Nice depuis Carras  
Huile sur toile



**68 Théodore FRÈRE**  
Vue de Nice depuis Carras  
Aquarelle

**69 David SUTTER**  
Nice vue depuis Carras, 1850  
Aquarelle







**70 Leopoldina ZANETTI-BORZINO**

Nice vue des hauteurs de Carabacel, 1859

Encre et lavis à la sépia

Cette paysagiste italienne fut d'abord active à Milan et à Venise avant de venir s'établir à Nice comme professeur de peinture dans les années 1850 avec son mari, lui-même paysagiste.

**71 Eugène CAÏS DE PIERLAS**

Vue de Nice prise de la terrasse du Piol, vers 1860

Mine de plomb, aquarelle et gouache

Historien du Comté de Nice, le comte Caïs de Pierlas (Nice, 1843-1900) fut également peintre dans sa jeunesse. Il reçut un prix de l'Académie des Beaux-Arts de Turin.



La première exposition, encore assez modeste, ouvre le 23 février 1851 dans le foyer du Théâtre Royal. En dehors des peintres amateurs et des hivernants qui s'adonnent à la peinture ou à l'aquarelle, plusieurs peintres niçois y figurent : François Bensa, le comte Caïs de Pierlas, Patrice Paulian, Auguste Carlone, Urbain Garin de Cocconato. On relève également des artistes ayant élu domicile dans cette ville: Jacques Guiaud, Hippolyte Lucas, Legall-Dutertre, Paul Huet, Ippolito Caffi, Gaetano Ferri, David Sutter<sup>41</sup>.

L'année suivante, la deuxième exposition de la Société se tient dans le Palais de l'Intendance. Le nombre des sociétaires est passé de cinquante-cinq à cent-trente-sept. Paul Delaroche préside le Comité de direction, composé du baron Octave Prost, des comtes Caïs de Pierlas, Garin de Cocconato et des Geneys, enfin d'Auguste Carlone, sa véritable cheville ouvrière. Sur les murs, on retrouve Ippolito Caffi, le comte de Pierlas, Auguste Carlone, Patrice Paulian, le baron Prost, Jacques Guiaud. David Sutter présente six tableaux niçois. On note l'apparition de nouveaux peintres niçois : Charles Garacci, Joseph Fricero, Hercule et Dominique Trachel, de plusieurs peintres du Piémont ou d'Italie. Mais les œuvres qu'ils présentent n'ont que rarement un rapport avec Nice. Bien des paysages représentent des vues italiennes. On rencontre aussi des maîtres étrangers qui séjournent souvent en Italie. Le fait marquant consiste dans la venue des peintres provençaux, de Marseille principalement : Jules Massé, Emile Loubon, le directeur de l'École des Beaux-Arts de Marseille, avec un *Berger du Var*, Fabius Brest, Jules Magy, Alphonse Nègre<sup>42</sup>.

Ces caractéristiques se retrouvent lors des deux dernières manifestations de la Société des Arts en 1853 et 1854<sup>43</sup>. On retient avant tout l'apparition du mentonnais Emmanuel Costa. Même si les œuvres qui représentent le pays niçois y sont peu nombreuses, ces expositions permettent aux peintres locaux de confronter leur technique à celles des artistes étrangers, de voir de nouvelles manières d'appréhender la réalité, d'échanger des impressions. Cependant, dès 1852, la Société commence à connaître des problèmes de trésorerie. Elle ne possède ni capital, ni avance sur recettes. Malgré ses efforts répétés pour obtenir des souscriptions de la part du roi de Sardaigne et du duc de Gênes, elle n'obtient aucun soutien officiel. Paul Delaroche propose même de faire venir des œuvres d'artistes français par l'intermédiaire de la maison Goupil à Paris. Le succès décline en 1853.

Le comité constate avec peine en 1854 que la majorité des envois émane de peintres extérieurs au Comté de Nice, voire au royaume de Piémont-Sardaigne. Les Marseillais sont les plus assidus ; et seul le niçois Fricero reste fidèle au Salon. Enfin des membres éminents, comme le comte de Pierlas, n'honorent même plus le montant des actions souscrites. La Société disparaît après l'exposition de 1854<sup>43</sup>.



## Le temps des consécérations (1860-1914)

Avec le rattachement de Nice à la France en 1860, le Second Empire découvre le littoral niçois. De même qu'il fait de la côte atlantique une villégiature estivale prisée, il accroît le rôle de résidence d'hiver dévolu à la Riviera française, et principalement à sa capitale, Nice. Il réduit les distances avec le déploiement des réseaux de chemin de fer. Il développe les stations balnéaires afin que les citadins y retrouvent le confort, l'élégance et les distractions des grandes cités. Enfin, il fait bâtir des casinos de plage pour attirer la riche clientèle qui se détourne de Paris depuis l'interdiction des maisons de jeux dans la capitale. Les anciennes bourgades de pêcheurs s'urbanisent. Les demeures, les hôtels, les banques, les maisons de jeux, les salles de spectacles modifient profondément le paysage. Les activités traditionnelles, l'habitat rural, la population locale sont rejetés sur les périphéries, ou bien cantonnés dans les vieux quartiers.

Le 28 septembre 1864, le premier train entre en gare de Nice. La ville est alors à moins de vingt-quatre heures de Paris et reliée à la plupart des capitales de l'Europe. Deux ans plus tard, l'inventeur du voyage organisé, Thomas Cook, crée son premier *Cook's Tour* d'Italie. Le lancement de Nice comme station a pour conséquences inévitables l'élargissement de sa clientèle et l'urbanisation de ses espaces libres. À partir des années 1880, une clientèle moins huppée quoiqu'aisée prend l'habitude de voyager en train et de visiter la France. La Côte d'Azur devient un rêve de séjour accessible, le Carnaval de Nice une fête à laquelle il faut se rendre.

### Nice terre d'artistes

Les peintres s'éloignent plus souvent de l'Île de France pour aller en Bretagne ou en Provence, les régions à la mode. Beaucoup y cherchent de nouveaux motifs d'inspiration, la lumière du Midi, un climat salvateur ou encore une clientèle aisée. Parmi la «foultitude» des paysagistes séjournant à Nice, mentionnons l'élève de Harding, Armand Cassagne, le genevois Charles-Samuel Delapaine, Jean-Louis Meissonier, Auguste Anastasi, Eugène Isabey, Louis Cabat, l'orientaliste américain Frederick Arthur Brigdman, etc. Le russe Nicolas Yourassof se distingue en exposant au Salon niçois de 1877 *Le Lac de Fontanalba*. Le créateur du paysage moderne en Suède, Alfred Wahlberg, expose un *Mois de mai à Beaulieu* au Salon niçois de 1879 qui enchante la critique locale. Certains, plus connus et plus fidèles que d'autres au pays de Nice, ont laissé une œuvre locale importante. Ainsi, du réputé paysagiste Henri Harpignies qui parcourt chaque hiver des années 1880 le littoral autour de Menton, Beaulieu, Nice et la vallée de la Roya.



72 Frederick Arthur BRIGDMAN  
La montée Sainte-Claire du Vieux-Nice  
Huile sur toile



73 François-Louis FRANÇAIS  
Le Port de Nice vu du Mont-Boron  
Huile sur panneau



74 Claude SPERO  
Rue du Vieux-Nice, 1905  
Aquarelle



**75 Hippolyte DIDIÉE**  
La pointe de Carras à Nice  
Huile sur toile  
Paysagiste et portraitiste parisien



**76 Vincent COURDOUAN**  
À Nice, vue prise sur le Paillon, 1841  
Dessin au crayon

**77 Paul GUIGOU**  
Nice vue des Baumettes  
Huile sur carton



### Claude Constantin Spero

Bien moins fameux, ce peintre né à Saint-Étienne en 1857 a connu, sous son nom réel, Constantin Schwarz, une certaine notoriété comme compositeur et virtuose de la guitare, cithare et mandoline... Grand voyageur, il aquarelle la Riviera de Marseille à Naples. Vers 1890, il rassemble ses vues en série sur la Côte d'Azur et va les exposer régulièrement à la galerie Lean de Londres où il rencontre un grand succès.

### François-Louis Français

C'est au cours d'un voyage vers l'Italie en 1858 que ce peintre paysagiste réputé, membre de l'Institut, découvre Nice. Séduit par le climat et par la vie provinciale, il y passe régulièrement ses hivers à partir de 1872. Il loge Villa Frémy au Mont-Boron, site qu'il peint souvent avec le Port de Nice, Cimiez et qu'il expose lors des Salons niçois. Il écrit en 1865<sup>44</sup> : «J'ai beaucoup fréquenté Nice (chez M. de Frémy) et ses environs... Aussi quel bonheur, après un hiver laborieux passé dans l'atelier près d'un poêle qui pousse à la congestion... de prendre sa place pour Nice... Si j'avais à recommencer ma vie, je me ferais peintre de paysage !»

### Les voisins provençaux

Il arrive que les peintres de l'École de Marseille fassent des incursions sur la Riviera niçoise, comme le toulonnais Vincent Courdouan qui vient travailler à Nice en 1841. Marius Engalières parcourt également les rivages niçois. Ses dessins si proches de ceux de Guiaud, son traité des roches calcaires si voisin de celui de Bensa peuvent laisser supposer quelques relations entre ces peintres. Plusieurs années plus tard, Les marinistes marseillais François Barry et Raphaël Ponson viennent peindre les ports de Nice et de Villefranche en 1861 et 1863. Adolphe Appian visite la Riviera de Gênes à Cannes en 1873. Du passage de Jean-Baptiste Olive, on connaît des vues de la villa Arson. Quant à Paul Guigou, il devient une année le professeur de la baronne de Rothschild à la suite d'Hercule Trachel, avant de mourir prématurément.

### Les peintres mondains

Bien des artistes suivent la riche colonie étrangère. Certains sont des protégés de souverains, comme le belge Alfred de Deken, peintre de genre et de portraits, favori du roi Léopold II, qui vient se fixer à Nice en 1882. Il y restaure plusieurs tableaux du musée des Beaux-Arts. Le romain Ignace Spiridon, grand peintre des mondainetés, s'installe à Nice vers 1890, où il meurt en 1931. Un autre portraitiste romain en vogue, Federigo Madrazo, élève de Winterhalter, peintre de l'aristocratie espagnole, vient à Nice vers 1890 où il peint les portraits de plusieurs riches hivernants, ainsi que des paysages de Cimiez et du Mont-Boron.

L'un des hivernants les plus actifs est le marchand de tableaux Ernest Gambart. Sa fortune est telle qu'il peut organiser dans son palais de marbre à Fabron des réceptions fastueuses, comme celle du 2 janvier 1881, donnée en l'honneur du roi d'Espagne, présent, ainsi que le peintre Carolus-Duran parmi l'assistance choisie.



Nombreux sont les artistes qui ne font que passer pour présenter leurs œuvres lors des expositions locales, notamment celles de Monte-Carlo, ou pour rendre visite aux altesses qui les rétribuent, comme Edouard Detaille et l'impératrice Eugénie en sa villa du Cap Martin.

### Des ateliers célèbres

C'est Rosa Bonheur, le peintre le plus illustre du Second Empire, qui arrive à Nice le 12 février 1881. Invitée par son «mécène», Ernest Gambart, elle loge villa Africaine où elle peint inlassablement des scènes animalières. En 1884, elle achète une villa à la Bornala qu'elle transforme en ferme-atelier afin de peindre ses chers animaux sur le motif.

C'est Félix Ziem, de retour à Nice, qui achète à Ernest Gambart le 19 février 1876 la villa Baie des Anges à Sainte-Hélène. Il la transforme en maison mauresque et y peint de multiples toiles de Venise, de Constantinople et de paysages méditerranéens que, à peine sèches, les marchands parisiens viennent chercher tant la demande sur Ziem est forte.

C'est le bohème Marcellin Desbouts qui tente de retrouver fortune et notoriété dans le studio Mossa de la rue de France qu'il a racheté (1881-1887), avant de terminer sa vie dans la misère, et de graver de magnifiques portraits à la pointe-sèche rue Saint-François-de-Paule (1896-1902).

C'est Jules Chéret qui, dans sa villa Marie-Antoinette aux Baumettes, recrée l'allégresse des pastorales du 18<sup>e</sup> siècle.

C'est Auguste Renoir, perclus de rhumatismes, qui loue de 1911 à 1919, un appartement donnant sur la place du Voeu, où il peint sans relâche des portraits.

Ces peintres ne sont pas là pour le paysage niçois. Ils se sont installés à Nice pour profiter de la lumière, du climat, du calme provincial, ou encore de la riche clientèle présente.

Les ateliers moins huppés où des leçons de dessin sont dispensées se multiplient. D'une quinzaine dans les années 1850, on passe à la cinquantaine dans les années 1880-1900. Plusieurs peintres s'installent rue Notre-Dame ; l'ouverture du musée des Beaux-Arts dans cette rue renforce le mouvement. C'est le cas du paysagiste toulonnais Gustave-Césaire Garaud, émule de Louis Français, qui partage son temps entre Paris et Nice où il mourra en juin 1914. À proximité, c'est le turinois Angelo Garino qui s'installe en 1893. Gaston de Laperrière et Joseph Villeclère y ont également leur atelier. C'est encore le niçois Alcide Roubaudi qui y ouvre son académie en 1885.

### Une retraite heureuse

La Côte attire bien sûr de nombreux artistes âgés ou fatigués. Ainsi de l'un des plus fameux paysagistes de l'école de Barbizon, Narcisse-Virgile Diaz de la Péna qui meurt à Menton le 18 novembre 1876, après avoir passé sa dernière année à peindre le littoral mentonnais. Bien moins connu, Auguste-Clément Herst (Rocroi,



**78 Marcellin DESBOUTINS**  
Vue de Nice, 1885  
Huile sur toile



**79 Gustave GARAUD**  
Nice, l'embouchure du Paillon  
Huile sur toile

### **80 Angelo GARINO**

La cabine du Dr. Lefèbvre au Lazaret  
Huile sur panneau  
Peintre turinois né en 1860, installé à Nice en 1893,  
A. Garino fut un portraitiste prisé dans toute l'Europe.  
Il fut aussi un paysagiste et un peintre de la vie rurale.





**81 Auguste-Clément HERST**  
 Au Cours Saleya  
 Mine de plomb



**82 Eugène BOUDIN**  
 Vue des remparts d'Antibes, 1893  
 Huile sur toile



**83 James Charles HARRIS**  
 Menton, San Michele  
 Aquarelle

1825), voyageur-paysagiste et mariniste, professeur de dessin à l'école Say, habitué du Salon parisien, vient achever sa vie à Nice où il décède le 10 août 1900, laissant de nombreuses vues de la région dont de très reconnaissables croquis du marché du Cours Saleya.

### Eugène Boudin

C'est un homme vieillissant qui découvre le Midi en 1885. Boudin y revient chaque hiver à partir de 1890 pour recouvrer des forces nouvelles dans la lumière qui attise le chromatisme de sa palette. D'Antibes à Beaulieu, Boudin multiplie les marines, avec une prédilection pour Villefranche. Le 13 février 1892, de la Villa Bleue à Villefranche, il écrit à son ami Diot, le marchand de la rue Laffitte : « Le pays est superbe, chaud, vert et vraiment, lorsqu'on quitte Paris où tout est au repos hivernal dans la nature et qu'on est transporté dans cette contrée fleurie, verdoyante, où les jardins sont en fleurs, les orangers couverts de fruits, les arbres en pleine verdure, on éprouve une douce surprise et un grand bien-être. J'en profite en peignant d'après nature et sous mon parasol, ce qui est le plus étonnant en cette saison où la neige couvrait encore il y a peu de jours, vos toits et vos rues.»<sup>45</sup>

Il y a également les mutations administratives. L'État français dépêche ses «peintres-fonctionnaires» dans les Alpes-Maritimes, comme Victor Sabatier, architecte départemental, et Pierre-Adrien Chabal-Dussurgey, ancien professeur à la Manufacture des Gobelins, nommé premier directeur de l'École Nationale des Arts Décoratifs de Nice en 1881.

### James Charles Harris

Ce peintre et aquarelliste britannique (1831-1904) tient une place particulière parmi les hivernants niçois. Sa formation artistique est solide : à Londres, il a été l'élève de Rowbotham, puis professeur de dessin à la Royal Naval School de New-Cross. Ses aquarelles sont régulièrement exposées au Royal Institute de Londres. À Nice, il reçoit des cours d'Alexis Mossa. Sa carte de visite impressionne : membre honoraire du Royal Institute of painters in watercolour, commandeur de l'ordre de Victoria (1902). Il est élevé au titre de Sir par la reine Victoria pour s'être montré particulièrement efficace lors de ses séjours niçois, alors qu'il est le Consul d'Angleterre à Nice. C'est lui qui, le 17 mars 1895, offre à la reine un album de quinze aquarelles représentant des sites pittoresques du pays de Nice où sa majesté peut se rendre en promenade. Harris ne se contente pas de peindre, ni d'exposer régulièrement ses œuvres à Nice. Grâce à sa fonction, Il est membre de diverses sociétés et associations niçoises. Il fait surtout partie des personnalités choisies par le comte d'Aspremont pour créer la Société des Beaux-Arts de Nice dont il sera le secrétaire.



## La Société des Beaux-Arts de Nice et le retour des salons

En 1861, cinq années après la dernière manifestation de la Société des Amis des Arts, une exposition réunit des Corot, Courbet, Ziem. Ses résultats financiers sont catastrophiques au point que l'idée d'un salon est à nouveau abandonnée.

Il faut attendre 1875 pour que soit créée la Société des Beaux-Arts de Nice sous la présidence d'honneur du célèbre et peintre Ernest Meissonier<sup>46</sup>. La présidence est assurée par de grands notables : le comte Caravadossi d'Aspremont, puis le prince de Stirbey, le comte de Béthune. Née d'une initiative privée, la Société, quelque peu encouragée par l'État, est faiblement subventionnée par la ville de Nice. La majeure partie de ses ressources provient de la générosité de ses membres, notamment de A. Chabal-Dussurgey, peintre et directeur de l'École nationale des Beaux-Arts de Nice et d'un riche propriétaire anglais, Ed. Cazalet.

La Société organise son premier salon en 1877. Parmi les grands noms de la peinture, on y relève Carolus-Duran, Meissonier, Gérôme, Diaz, Doré. Les artistes niçois y participent en grand nombre : Fricero, Costa, A. Mossa, Biasini, ainsi que des peintres installés à Nice : Biscarra, Garacci, Harris, Lejeune, Chabal-Dussurgey, Ziem, Sabatier, Gamba de Preydour, Adolphe Viollet-le-Duc. On relève peu de paysages

régionaux, hormis ceux de Fricero et de Harris. Ziem, Sabatier, Mossa livrent des vues de Venise, Meissonier s'attache à Antibes. La vogue est alors aux paysages italiens ou suisses, voire d'Afrique du nord.

L'année suivante, 1878, le Salon s'étoffe avec plus de six cents numéros et de nombreux artistes italiens. Parmi les Français, Carolus-Duran, Hébert, Courbet, Ziem arrivent en tête des personnalités. La nouveauté, c'est le nombre important de paysages : toujours autant de vues italiennes, mais aussi des sous-bois de Harpignies, Daubigny, Français, maîtres de l'école de Barbizon, également des marines du marseillais Courdouan et d'Eugène Boudin. Les paysagistes régionaux sont plus nombreux et plus productifs que l'année précédente, avec J. Cockx, S.M. Biasini, Charles Costa, Sabatier, Alexis Mossa, Gamba de Preydour, F. Bensa.

Ce sera l'année la plus brillante pour l'exposition niçoise. Celle de 1879 est en demi-teinte malgré ses cinq cents numéros et la large place accordée au paysage. Au sein d'une majorité de peintres français de deuxième ordre, on distingue plusieurs paysagistes locaux : François Brun, Emile Robert, Henri Lejeune. Les salons suivants offrent moins d'intérêt jusqu'à celui de 1885. Le grand peintre Meissonier en est le président. Sa réputation attire Hersent, Isabey, Bouguereau et même Manet ! Cette année-là on peut voir beaucoup de vues niçoises par Fricero, Félon, par l'architecte Philippe Randon, l'italien J. Vigna et le suisse Édouard Menta.

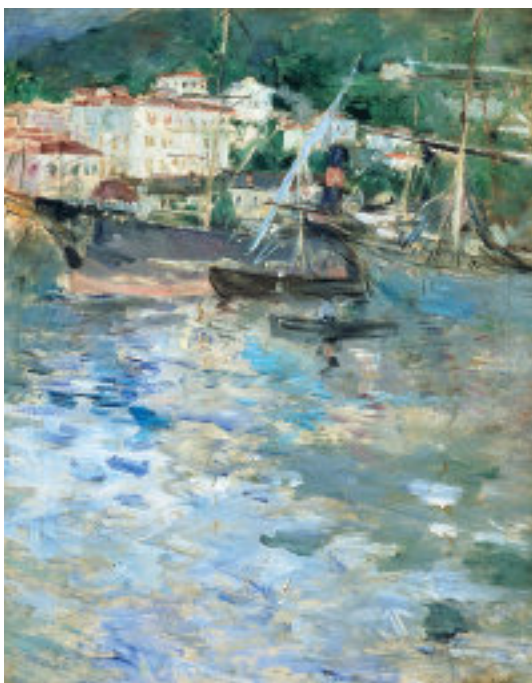
**84 Marcellin DESBOUTINS**  
Nice vue du Lazaret, 1863  
Aquarelle





**85 César MASCARELLY**  
Nice vue du Lazaret, vers 1854  
Huile sur carton

**86 Berthe MORISOT**  
Le Port de Nice, 1882  
Huile sur papier maroufflé sur toile  
© Giraudon



Les salons qui se succèdent jusqu'au début du 20<sup>e</sup> siècle n'offrent qu'une importance réduite sur le plan du paysage. Gamba de Preydour y envoie ses bouquets de fleurs, Harris ses aquarelles. On note l'apparition de nouveaux peintres locaux : César Mascareilly et Charles Bermond en 1889, Cyrille Besset en 1894, Pierre Comba en 1902, Claude Spero en 1903.

De multiples problèmes de locaux, de manque de subventions, de présidence empêcheront l'organisation du salon pendant plusieurs années. Monaco profitera de ces carences pour développer sa propre exposition annuelle très courue.

Nice manquera longtemps de lieux d'expositions. En janvier-février 1886, sous l'impulsion d'Alexis Mossa, une manifestation est organisée dans un petit salon du quai Saint-Jean-Baptiste où les peintres niçois et résidents à Nice peuvent montrer leurs œuvres<sup>47</sup>. On y croise Desboutins, Alexis Mossa, Menta, Gamba de Preydour, Orselli, etc. Plusieurs pièces sont acquises par la Société des Beaux-Arts pour sa loterie annuelle.

Dans le cadre de ses actions philanthropiques, l'Asile Evangélique de Nice monte en avril 1886<sup>48</sup> une Exposition d'aquarelles. Sa commission artistique, présidée par la reine de Wurtemberg, la princesse Ourousoff, la comtesse de Luserna, est composée de nombreux membres de la colonie anglaise de Nice emmenée par son consul J.-C. Harris qui expose soixante huit aquarelles sur les deux-cent-vingt-cinq présentées. Parmi les exposants, en dehors des peintres amateurs, britanniques pour l'essentiel, on relève les noms de Chabal-Dussurgey, Sabatier, Courdouan, Emmanuel Costa, Menta, Alexis Mossa.

### Et les Impressionnistes ?

Ils semblent avoir été peu tentés par le périple niçois. On connaît les séjours de Claude Monet à Antibes, poussant jusqu'à Bordighera et Dolceacqua, «oubliant» Nice et la Riviera niçoise dans son œuvre, pestant contre la lumière crue : « Je m'escrime et lutte avec le soleil. Et quel soleil ici ! Il faudrait peindre avec de l'or et des pierreries.» Y aurait-il un désintérêt des Impressionnistes pour le pays niçois ?

La Côte d'Azur se trouve certes loin de Paris et elle fait partie des hauts lieux de la bourgeoisie triomphante et de l'art «pompière», avec ses casinos et ses hôtels décorés de grandes machines. Enfin, la lumière du Midi ne semble guère convenir à cet «art atmosphérique».

«car il est diabolique ce pays»

Et pourtant lorsqu'ils descendent dans le Midi, tous les peintres découvrent une lumière qui les enchante. Berthe Morisot, en villégiature à Nice, souhaite y attirer son beau-frère Manet, Renoir, mais en vain. Berthe et son mari, Eugène, louent la villa Ratti, montée de Cimiez, une maison spacieuse dans un jardin complanté d'agrumes, d'oliviers, de figuiers, de bambous et d'aloès. Berthe peint chaque jour. Elle écrit à sa sœur



Edma : « Je voudrais mettre un peu dans ce que je fais de cette impression charmante de la végétation d'ici. Je m'exténue à vouloir rendre les orangers, non pas durs, mais comme ceux que j'ai vus de Botticelli à Florence et c'est un rêve que je ne réaliserai pas... Je ne comprends pas que ce pays-ci ne serve pas de grand atelier à tous les jeunes paysagistes, outre sa beauté, on y jouit d'une fixité dans le temps qui permet la recherche plus consciencieuse ; je ne dirai pas que c'est plus facile, car il est diabolique ce pays, d'un dessin qui ne permet pas les à peu près et d'un ton qu'on ne trouve jamais. C'est extraordinaire, combien il y a du Corot dans les oliviers et les fonds.»<sup>49</sup>

À l'issue de ce tour d'horizon du pays de Nice vu par les peintres du 19<sup>e</sup> siècle, nous restons admiratifs devant la multiplicité des séjours qu'y ont fait les artistes. Il s'agit, pour la très grande majorité, de voyages individuels. Même si des liens ont pu se créer entre les peintres étrangers et les paysagistes locaux, nous sommes bien loin de trouver sur la Riviera un «Barbizon niçois». Seuls quelques artistes exceptionnels, quelques lieux ont fédéré un temps l'activité picturale niçoise. La municipalité n'a jamais pu subventionner

longtemps le salon annuel, ni créer de musée des Beaux-Arts avant 1890. Elle avait déjà fort à faire avec la vie musicale et l'urbanisation galopante de la cité. Ces raisons peuvent expliquer en partie l'absence d'une École à Nice semblable à celle que l'on trouve à Marseille par exemple.

Malgré ces carences, la diffusion du paysage niçois a été très large grâce aux salons, aux collections particulières, aux galeries, ainsi qu'aux affiches lithographiées. S'il faut chercher un point commun entre toutes les personnalités artistiques et le pays de Nice, nous pouvons le trouver dans sa lumière qui avait tant ébloui Frédéric Nietzsche : « Et ces couleurs de Nice. [...] elles ont comme passé à travers un tamis d'argent, immatérielles, spiritualisées.»

Cette même admiration allait séduire d'autres individualités, plus glorieuses encore, celles des peintres de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, qui feront le renom de la Côte d'Azur, les Bonnard, Dufy, Soutine, de Staël, Picasso, Chagall..., ainsi qu'un illustre «Niçois de cœur», Henri Matisse qui, dans sa retraite des Ponchettes, puis du Régina, allait révolutionner la peinture : « J'ai vu dans cette ville, si belle sous le soleil, la possibilité d'une retraite féconde et d'un travail calme.»<sup>50</sup>

### 87 Gustave-Adolphe MOSSA

Paysage niçois, vers 1904 - Aquarelle  
© Association Symbolique Mossa



## Notes

1. Daniel STERN, pseudonyme de Marie d'AGOULT, "Un atelier à Nice", in *Gazette des Beaux-Arts*. Paris, 1er avril 1860, p. 87-88.
2. Voir à ce sujet, Alain ROGER, *Cours traité du paysage*. Gallimard, Paris, 1997, "avant-propos".
3. Voir *L'Avenir de Nice* du 30 décembre 1858, annonce de la publication en dernière page.
4. Cf HENNEQUIN. Paris, *Catalogue mensuel de livres anciens et modernes*, n°52, octobre 1903. "N° 1 à 407, deuxième partie de l'œuvre originale de Champin, dessins, aquarelles, tableaux"
5. Par exemple, Jérôme Le François de LA LANDE, *Voyage d'un François en Italie* [...], Desaint, Paris, 1769. Récit de voyage majeur, dont bien des pages sont reprises dans le guide à succès de H.A.O. REICHARD, *Guide des voyageurs en Europe*, Weimar, 1793.
6. Nous voulons apporter ici tous nos remerciements à M. Ian Warrell, Curator à la Tate Gallery de Londres, pour tous les renseignements qu'il nous a si aimablement communiqués.
7. Pierre MIQUEL, *Le Paysage français au 19<sup>e</sup> siècle, 1824-1874, L'École de la nature*. La Martinelle, Maurs-la-Jolie, 1975, t.2, p. 166. *L'Écho des Alpes-Maritimes* du 26 octobre 1849 rappelle ce séjour et indique que Decamps était revenu à Nice en 1835.
8. Alfred ROBAUT, *L'Oeuvre gravé de Corot. Catalogue raisonné et illustré précédé de l'histoire de Corot et de ses œuvres* [...]. Paris, 1905, t.1, p. 66.
9. Bibliothèque de Cessole, Nice. Fonds Archives, 023, "Corot"
10. L'ARTISTIQUE, *Nice à travers les âges*. Imprimerie du commerce, Nice, 1919, n°379 p. 101.
- 11 Archives départementales des Alpes-Maritimes. Quelques personnalités méritent notre attention. Alexis Fay (dont le fils, Marie-Joseph, naît à Nice le 1er avril 1856), Jules Reuille (né à Lyon en 1816 et décédé à Nice le 10 juin 1859), Albert Magimel se marie à Nice avec Françoise-Amélie Defly le 29 novembre 1825. Eugène-Jean Damery meurt à Nice le 29 octobre 1853, maison Mignon, rue Paradis. Il a été l'élève de Paul Delaroche à l'École des Beaux-Arts de Paris et a remporté le prix de Rome avec son Oedipe s'exilant de Thèbes.
12. *Revue de Nice*, 1859-1860, p. 249-250.
13. *L'Indicateur niçois pour l'année 1845*. Société typographique, Nice, 1845, p. 213 et 246.
14. Voir à ce sujet, Eugène FIGHIERA, *Le peintre Louis Garneray à Nice*. Impr. du Commerce, Nice, 1912 et Laurent MANOEUVRE, *Louis Garneray, 1783-1857, peintre écrivain aventurier*. Anthèse, Arcueil, 1997.
15. Voir à ce sujet, Félix ZIEM, *Journal (1854-1898)*. Actes Sud, Arles, 1994, p. 23 sq. et 159 sq. et MUSÉE ZIEM, Martigues, *Félix Ziem peintre voyageur 1821-1911, œuvre graphique*. Actes Sud, Arles, 1995, p. 46 sq.
16. *Paul Huet (1803-1869) d'après ses notes, sa correspondance, ses contemporains, documents recueillis et précédés d'une notice biographique par son fils René Paul Huet*. Librairie Renouard, H. Laurens, Paris, 1911 p.115-116.
17. Joseph SUPPO, ms. Bibliothèque de Cessole, Nice, fonds archives, pro 137.
18. Paul MARTIN, *Première vente de l'atelier du peintre Paul Huet*. Salons du Trianon-Palace, Versailles, 28 mai 1962.
19. *L'Écho des Alpes-Maritimes* du 26 octobre 1849 annonce sa venue imminente. Voir aussi Edmond RAYNAUD, "M de Falloux à Nice" in *Nice Historique*, 1911 p.143.
20. C'est sans doute à cette occasion que Parini commence le buste du maître qu'il présente à l'exposition de la Société des Amis des Arts de Nice en 1852 et que le jeune sculpteur niçois Barralis réalise un médaillon en terre cuite.
21. Delaroche reçoit en 1836 la commande d'un décor monumental pour la salle où les étudiants reçoivent leurs prix chaque année. Cet immense panthéon artistique force l'admiration des visiteurs ; il reste le plus grand titre de gloire de son vivant.
22. Cit. par René Patris d'UCKERMANN in *Ernest Hébert, 1817-1908*. Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1982, p. 65.
23. *L'Avenir de Nice*, 03 novembre 1858.
24. Marie d'AGOULT, art. cit., p. 86 et 89-92.
25. "Professeurs de peinture et de dessin", in *Tablettes Visconti, Indicateur niçois*. Visconti, Nice, 1853, p.100-101
26. *L'Avenir de Nice*, 17 décembre 1857.
27. *L'Avenir de Nice*, 04 novembre 1858.
28. *L'Avenir de Nice*, 03 novembre 1858.
29. Voir à ce sujet, Christian BORGHESE, "Le peintre Paul-Emile Barberi (1775-1847)", in *Nice Historique*, 1997 n°4.
30. Lettre à Decaisne, mai 1839, op.cit., p.120.
31. Marie d'AGOULT, art. cit., p. 87-88.
32. *L'Avenir de Nice*, 18 janvier 1856.
33. *L'Avenir de Nice*, 18 octobre 1850.
34. *L'Avenir de Nice*, 1<sup>er</sup> octobre 1858.
35. "Chronique artistique" in *L'Avenir de Nice*, 13 février 1857, p. 3 et 4.
36. Henry DALGOUTTE, *Les Échos de Nice*, 1<sup>er</sup> janvier 1868.
37. Jean-Paul POTRON, "La Librairie Visconti", in *Nice Historique*, 1997 n°3 p. 123.
38. César LECAT, *Les Soirées d'hiver à Nice, mélanges historiques et littéraires*. Gilletta, Nice, 1854, p. 150-151.
39. Littérateur libéral, un des créateurs du Nouveau journal de Paris, ancien directeur de l'Opéra de Paris.
40. Joseph LEVROT, "La Société des Amis des Arts à Nice" in *Nice-Historique*, 1912, p.30-31.
41. SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS À NICE, *Première exposition 1851*. Société typographique, Nice, 1851.
42. SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS À NICE, *Exposition de 1852*. Canis frères, Nice, 1852.
43. *Société des Amis des Arts*, ms. 245. Bibliothèque municipale de Nice, fonds des manuscrits.
44. Cit. par Pierre Miquel, *op. cit.*, t. 3 p. 628.
45. Cit. par Jean DAGRON, in *Nice-Matin*, 02 septembre 1955, p.8.
46. Voir à ce sujet, Louis CAPPATTI, "À propos du cinquantenaire de la Société des Beaux-Arts de Nice", in *Nice Historique*, 1927, p. 140 sq. et 174 sq.
47. *Nice Artistique et industriel*, n°18, 11 février 1886, p. 140 et 147.
48. *Nice Artistique et industriel*, n°26, 08 avril 1886, p. 204-205.
49. *Correspondance de Berthe Morisot avec sa famille et ses amis*, éd. par Denis Rouart. Quatre Chemins-Editart, Paris, 1950, p.144. Durand-Ruel expose du 5 au 21 mars 1896, entre autres pièces : *Port de Nice, Plage de Nice, Bateau illuminé, Niçoises, Jardin de Cimiez, Vue de Nice, Les Orangers, Le Jardin du Château*.
50. Cit. par Jean CASSARINI, in *L'Urbanisme à Nice, l'essor d'une ville française*. Gimello, Nice, 1955, p. 15.